

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année — N° 3013.

SAMEDI 18 SEPTEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



AUX MORTS POUR LA PATRIE : La commémoration de la bataille de la Marne s'est achevée le dimanche, 12 septembre, par une visite de M. Dalimier, sous-secrétaire de l'Etat aux Beaux-Arts, accompagné d'une délégation de la Chambre des députés et du Conseil Municipal sur quelques-uns des points principaux de l'immense champ de bataille. A Etrepilly et à Barcy, on inaugura des monuments à la mémoire de nos morts héroïques. Notre photographie montre le sous-secrétaire d'Etat déposant sur le monument d'Etrepilly une palme à la gloire des morts des combats de l'Ourcq.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

X FACÉTIES ALLEMANDES

Nous serions-nous trompés ?

Les Boches auraient-ils de l'esprit ?

Non pas, bien entendu, l'esprit léger, délicat et fièrement acéré à la façon de Voltaire, de Talleyrand ou de M. de Montrond ; pas davantage encore l'esprit éblouissant de Molière ou de Beaumarchais ; ni celui, à fusées constantes, de Paul-Louis Courier ou d'Alphonse Karr ; encore moins l'esprit de Meilhac, croustillant comme un échaudé à surprises ; de Dumas père, franc, libre, sans-gêne et déboutonné ; de Regnard, endiablé et turbulent ; de Le Sage, discret et voilé, de La Fontaine, bonhomme et familier ; de Marivaux, de Béranger, de Mérimée, de Pailleron ou de Sardou ; ni même l'esprit à renversement d'Henry Monier, de Vivier ou de Gavroche. Non. Tel n'est pas leur genre ; on ne peut point, honnêtement, leur demander ça, qui est de cru exclusivement français.

Comprenant cependant qu'ils ne pouvaient plus susciter de dégoût, que l'horreur par eux soulevée est à son comble, voilà qu'ils essayent d'autre chose et qu'ils s'efforcent de nous faire rire. — Oh ! à leur manière, qui est formidablement pesante et ne dépasse pas le niveau de la grosse mystification, — quelque chose comme ces énormes facéties d'opérette-bouffe où l'on s'esclaffe de voir Louis-Philippe introduit à la cour de Chilpéric, ou Jupiter portant chez le rétameur sa foudre détériorée dans un accident de chemin de fer. On rit comme on peut. D'ailleurs, jugez vous-même.

Le monde entier sait maintenant, qu'à leur entrée en Belgique, les états-majors du Kaiser protestèrent que l'armée allemande se présentait, au pays flamand, en libératrice et que les plus grands ménagements étaient prescrits aux troupes d'invasion. Respect absolu des personnes et des propriétés : tel était le mot d'ordre.

Immédiatement les Boches s'occupèrent à brûler les villages, à piller les villes, à enterrer vifs les vieillards et les malades trouvés dans les hospices, à torturer les femmes, à couper les mains aux enfants, à cuire au four des soldats belges et à fusiller tout ce qu'ils rencontraient d'habitants inoffensifs et sans armes. C'était déjà drôle, quoique d'une drôlerie un peu macabre qui ne fut pas comprise.

Il y eut bien, par ci par là, quelques vellétés plus spirituelles : des pauvres paysans, voyant leurs maisons détruites, leurs moissons ravagées, leurs caves pillées, leur mobilier expédié en Allemagne et leurs bestiaux égorgés, osèrent formuler quelques timides réclamations. Ils obtinrent immédiatement, des officiers de Sa Majesté Impériale, des attestations de réquisitions, qu'ils devaient, leur disait-on, présenter à la *kommandantur*, et au vu desquels ils seraient immédiatement remboursés de tout ce qu'ils avaient perdu. Comme ces attestations étaient rédigées en allemand et qu'ils n'en pouvaient déchiffrer un seul mot, ces malheureux se rendaient, pleins de confiance, auprès des autorités, exhibaient le précieux papier, dont le libellé leur était immédiatement traduit et expliqué : c'était ordinairement : *bon pour deux mois de cachot*, ou : *bon pour un séjour en Allemagne*, ou encore : *bon pour six balles dans la tête*. Mon Dieu ! Ça n'était pas fort comique ; mais il faut bien s'amuser un peu ! Aussi les Boches se donnaient-ils la distraction d'attacher des curés septuagénaires à des chevaux de uhlands, qu'on lançait au galop ; pour le plaisir de considérer les cabrioles des vieillards qu'on ramassait, après la course, pantelants et les genoux brisés ; d'autres fois une auto remplaçait les chevaux ; et c'est ainsi que furent traînés face contre boue sur le pavé d'Erenbodeghem, les frères Temmerman. Il paraît que ce genre de spectacle est, — pour des Boches, — désopilant.

Mais voici mieux : nul n'ignore maintenant, encore qu'on ne sache pas tout, par quelles dévastations de monuments fameux se marquent les étapes de l'invasion allemande, depuis Visé jusqu'à Soissons. Ils traversaient là le pays d'Europe le plus riche en vénérables églises, en beffrois élégants, en cathédrales admirées, en hôtels de ville précieusement dentelés, legs des époques de grande architecture, orgueil des

habitants et objets de l'admiration d'innombrables touristes. Partout où ils en ont eu le temps, ils ont incendié ou jeté bas ces nobles pierres : la vieille tour d'Aerschot est en ruines ; Dinant, si fier de son ancienne église, à clocher bulbeux, plaqué contre le rocher, n'est plus qu'un tas, de décombres : douze cents maisons y ont été détruites, non dans une bataille, mais « de sang-froid » ; Andenne et Taminès ont eu le même sort : Ypres — est-il besoin d'en parler — Ypres, dont les merveilleuses halles, le superbe beffroi, l'antique cathédrale où se voyait la tombe de Jansénius, Ypres, fantastique décor de théâtre, tout en arceaux gothiques, en maisons à pignons, en ruelles pittoresques où tous les siècles avaient laissé leurs ogives, leurs balcons ventrus, leurs lourds portails à colonnes et à écussons, Ypres ressemble aujourd'hui à une carrière abandonnée : on n'y reconnaît même pas le tracé des rues ; Dixmude n'a plus son église ni sa maison commune ; Louvain est renversé ; la sublime tour de Malines est en débris ; Arras, la plus riche de toutes les villes du Nord de la France en vieilles demeures, en pignons sculptés, en arcades, en clochers ajourés, en somptueuses bâtisses du temps de la Renaissance ou de Louis XV, Arras, avec son beffroi qui découpait sur le ciel ses dentelles de pierre, aussi légères que le feuillage d'un grand peuplier dressé à l'horizon, Arras ressemble à Pompéi et les canons allemands s'acharnent sur ses débris ; à Soissons, la cathédrale est à ciel ouvert ; à Saint-Jean-des-Vignes ; à Reims !... Mais à quoi bon citer Reims ? L'odieuse sacrilège saignera pendant des siècles au cœur de tous ceux qui ont l'instinct du beau et le sentiment de l'art. Et si vous n'apercevez, dans rien de tout cela, la facétie, lisez ces lignes : « UN CONGRÈS POUR LA PROTECTION DES MONUMENTS vient de se réunir à Bruxelles, sous la présidence et le haut patronage de S. E. le gouverneur von Bissing. Le prince Georges de Saxe assiste aux séances de ce congrès, avec les membres de la commission permanente pour LA PROTECTION DES MONUMENTS et les délégués des services des monuments historiques des divers Etats de l'Empire... » Tel est un avis officiel, daté des derniers jours de juillet 1915. Evidemment ces brutes s'amuse : elles jugent extrêmement spirituel de jeter bas les cathédrales et de se poser aussitôt en archéologues passionnés ; elles ne manquent pas cette occasion de nous faire entendre que nous ne comprenons rien au respect dû à ces grands vestiges du passé ; que les Allemands seuls savent la valeur de ces reliques d'art et connaissent la façon de les *entretenir* : il doit y avoir, là-bas, de bons Teutons qui en pleurent de rire !

N' imaginez pas que j'exagère et cherche à grossir la plaisanterie : l'idée première de ce *Congrès pour la protection des monuments*, — on croit rêver en écrivant ces mots ! — émane d'un certain Boche, illustre chez lui, paraît-il, le professeur Paul Clémén, de Bonn-sur-le-Rhin. Ce personnage, dans un rapport adressé au Kaiser, a émis quelques aphorismes assez gais : celui-ci d'abord : « *L'Allemagne est la terre classique de l'entretien des monuments* ». Cet autre ensuite : « *Nulle part sur le sol belge il n'y a eu, pendant la guerre, anéantissement d'œuvres d'architecture !* » Et surtout cette remarque qui semble sortie d'un cerveau semblable à celui du joyeux Hervé, le compositeur toqué, d'hilarante mémoire : « Le général allemand qui commanda et dirigea le bombardement de Reims, s'est fait connaître par des études sur l'histoire de l'art... » L'histoire de l'art conservera, en revanche, toujours le nom de ce délicat artiller sous les coups duquel sont tombées les voûtes aériennes et la noble flèche des suppliciés qui se dressait si fièrement sur la divine abside.

Ces sortes de pédantes hableries paraîtront incompréhensibles à qui ne connaît pas l'outrecuidante tournure de l'esprit allemand ; l'aplomb de ces congressistes, s'intéressant aux monuments qu'ils ont réduits en moellons, rappelle assez bien le cynisme de ces officiers prussiens qui, en pays conquis, renversent les femmes sur le fumier, se vautrent sur elles, les laissent agonisantes, mains et pieds fixés au sol par quatre baïonnettes, et disent d'un ton avantageux, en caressant leur moustache : « Une dame qui a goûté d'un Allemand ne supporte plus d'autres hommes ! »

Second badinage : vous avez tous lu, dans le livre de M. Pierre Nothomb, les *Barbares en Belgique*, que des milliers de témoins ont vu les troupes prussiennes poussant devant elles, lorsqu'elles marchaient à l'ennemi, des troupeaux de femmes et d'enfants, et se faisant un abri de ces boucliers vivants. Au choc avec l'armée belge, si ces malheureux se jetaient à terre, comme à Alost, les balles allemandes les tuaient par derrière. Il n'y eut pas un combat, pas une marche où le procédé ne fût employé. Il est classique : il fait partie de la tactique tudesque. Le 25 août, au pont de Lives, ayant arrêté dans les environs toutes les femmes et tous les enfants qu'ils ont pu trouver, les envahisseurs les font marcher devant leurs lignes. Le 26, à Sempst, ils pénètrent dans les caves, en chassent les femmes à coups de crosse, et les rangent au front de leurs régiments en marche. Le 29, à Hérent, M. P..., compte environ cinq cents femmes et enfants qui, précédés des curés de Wygmaël et de Wesemaël, s'avancent, les coudes liés, devant l'armée. Les femmes de Micheroux ont marché, poussées par les baïonnettes, à l'assaut du fort de Fléron. Un paysan d'Hofstade vit sa femme saisie par les soldats allemands et dépouillée par eux de ses vêtements, aller sous la pointe des baïonnettes vers les fusils belges qui n'osaient tirer, et tomber morte enfin aux pieds de ses bourreaux. L'échevin V. L..., du village de L..., a déclaré aux enquêteurs officiels que, le 16 août, il fut forcé par une avant-garde allemande de marcher devant elle, les mains levées, accompagné de sa fille, que les soldats avaient déshabillée. Emmenant avec eux, à Quatremont, un jeune homme de dix-sept ans, nommé Maurice Vandewiele, ils le forcent de revêtir leur uniforme et l'emportent pour le jeter ainsi à la rencontre de la première patrouille belge qu'ils rencontreront. L'ordre de leurs colonnes est partout le même : des cyclistes en tête, puis quelques fantassins espacés, puis un groupe compact d'une centaine de civils, puis le gros de l'infanterie, le charroi et les canons, enfin un groupe de trois cents civils entourés d'une corde que les hommes marchant au bord de la route tiennent en main. Quand ces infortunés qui doivent, en cas d'attaque, leur servir de rempart, succombent à force de coups et de bourrades et ne peuvent plus avancer, les Boches les chargent *dans des brouettes* et s'en font ainsi une avant-garde. Auprès de Charleroi ils laissèrent tout un jour et toute une nuit huit religieuses sur un pont de la Sambre, afin que les pionniers belges ne puissent faire sauter ce pont. Ces faits sont notoires, et, je le répète, des milliers et des milliers de témoins peuvent en déposer.

Saisissez-vous bien le fin de la chose ? Ce procédé dont eux, Allemands, sont les inventeurs, ils font innocemment mine de s'en indigner — chez les autres, et de le déclarer *inouï* dans l'histoire militaire de tous les temps, bien persuadés qu'il se trouvera quelque bonne âme de neutre pour s'attendrir sur leur délicatesse et pour admirer leur chevalerie. Sans compter que tous les Allemands qui lisent cela, se disent : quelle infamie ! Ce sont les alliés qui emploient ce répugnant procédé, et ils ont l'audace d'en accuser les nôtres ! Quels fourbes que ces Anglais, ces Français, ces Russes et ces Belges !

Notez que rien ne prouve — rien, si ce n'est la parole de l'état-major du Kaiser, et c'est bien peu, — que les Russes aient fait usage de cette tactique exclusivement allemande. Mais la calomnie est bonne à répandre : les ergoteurs d'Outre-Rhin en tireront argument plus tard, attestant, comme dans la vieille légende du lapin, que ce sont les Russes qui ont commencé.

Et voyez aussi l'astuce avec laquelle est présentée la thèse : y sentez-vous l'échappatoire possible, la porte de secours, la sortie dérobée ? Au cas où, preuves en mains, on prendrait la peine, — bien inutile, — de demander aux

Boches pourquoi, ayant poussé devant eux des femmes et des enfants, ils déclarent ce stratagème *inouï dans l'histoire militaire de tous les temps*, on verrait aussitôt surgir tous les doktors et tous les professeurs de leurs universités, et aussi tous leurs intellectuels, proclamant que le cas est bien différent : « Nos soldats s'abritaient derrière les Belges, diront-ils, soit ! les Russes, eux, plaçaient leurs propres concitoyens sous nos balles. Etudiez notre texte ; il est précis ! »

Nous n'admirerons jamais assez notre Molière : ayant à nommer le personnage de sa plus célèbre comédie, celui en qui il incarnait l'hypocrisie, la fourberie, la duplicité, le mensonge, la rapacité, la convoitise, l'envie, la fausse dévotion, la perfidie et la trahison, il jugea qu'aucun vocable de consonnance ou de tournure française ne convenait à un tel homme. Il prit, imitant en cela un auteur italien, le seul mot allemand qu'il connaissait sans doute : *Tartuffe* ! et, de ce juron populaire, il fit *Tartuffe*, jetant ainsi un crachat immortel à la face de tous les Boches.

G. LENOTRE.

LE TZAR GÉNÉRALISSIME

L'empereur Nicolas vient de prendre une décision qui aura, cela est bien certain, une influence considérable sur la marche des événements qui se déroulent, de si tragique façon, en ce moment, en Europe.

Ainsi que le grand et sage souverain de toutes les Russies a pris soin de nous l'annoncer, en un télégramme d'une admirable simplicité, Nicolas II désormais exercera en personne le commandement des armées russes.

A tous les points de vue, ce geste impérial a une importance immense. On ne tardera pas, — on n'a pas tardé, pouvons-nous même dire, — à en ressentir les effets moraux, politiques et militaires. Les Russes, gens simples, profondément religieux, ardemment dévoués à celui que, dans leur fervent amour, ils tutoient et qu'ils appellent « petit Père », donneront leur suprême effort pour répondre à la confiance que leur empereur place en eux. Le Tsar n'est pas seulement, pour nos alliés, le souverain qui commande, qui réunit entre ses mains toutes les prérogatives du pouvoir temporel, c'est aussi l'oïnt du seigneur, le pontife religieux de toutes les âmes russes, le chef spirituel qui a la mission de guider la nation vers le salut éternel.

Ce qui est aussi très frappant, très réconfortant c'est que la décision assez inattendue du Tsar a été prise, au lendemain du jour où l'Allemagne avait fait entendre à Pétrograd qu'elle ne serait pas fâchée de causer un peu de paix. Nous étions bien certains que la Russie, fidèle à ses engagements et se rappelant que c'est, en somme, à elle que la guerre fut déclarée par l'Allemagne, rejetterait avec indignation les propositions qu'on lui faisait, mais il est très bon, très heureux et très beau que nos alliés aient donné aux tentateurs une réponse aussi péremptoire. Dans le magnifique rescrit qu'il a signé, en prenant le commandement des armées, l'Empereur Nicolas nous a fait connaître sans ambages sa pensée, et à ses ennemis il a annoncé ce que ceux-ci pouvaient attendre de lui.

« Avec une foi absolue dans la clémence de Dieu,

et avec la certitude de la victoire finale, nous obéissons à notre suprême devoir de défendre à outrance la patrie, et nous ne déshonorerons jamais le peuple russe ».

Donc c'est la lutte, la lutte sans merci jusqu'à ce que la victoire récompense la vaillance des Russes. C'est une sorte de déclaration de la guerre sainte, de la guerre à outrance, faite, au front de ses troupes, par le tsar, élu de Dieu, chef de l'armée, qui est venu se placer à la tête de ses soldats. La diplomatie allemande a dû trouver la réplique sévère et cruelle. Plus d'ambiguïtés, plus d'espoirs !

Le ton des paroles de l'Empereur suffirait à rendre confiance aux valeureux troupiers russes, si les continuelles et précipitées retraites auxquelles on les contraignait leur avaient enlevé un peu de leur mâle assurance. Le Tsar ne parle pas des sacrifices qui seront nécessaires, des prudences stratégiques auxquelles on devra se plier. Haut et clair, il clame qu'il va mener ses hommes aux combats victorieux. Ceci indique que l'offensive va être reprise du côté russe. La malechance mystérieuse qui paralysait tous les efforts de nos amis semble écartée. Très certainement le tsar n'eut pas risqué son prestige personnel, s'il n'avait été sûr que ses armées sont prêtes à de nouveaux combats, que ses canons sont assez nombreux, assez puissants, et que les munitions ne feront pas défaut à ceux qu'il va conduire au feu.

Événement admirable et vraiment miraculeux, il a suffi que le nouvel ordre de choses fut établi pour qu'aussitôt l'attitude des Russes changeât du tout au tout, pour que la fortune recommençât à leur sourire de tous côtés. Réjouissons-nous donc, nous allons avoir à nouveau des bulletins de victoire à enregistrer !...

J.



UN BAL SUR LE FRONT. — Le tango est interdit à Paris et les dancing-palaces sont fermés. Nos soldats les ont transportés sur le front. A la musique des marmites, ils adjoignent parfois celle des violons et des accordéons. Et l'on danse... On trouve même parfois — comment? — des cavalières. Parmi les ruines et les dévastations, ce genre de plaisir ne manque ni de vaillance, ni de pittoresque.



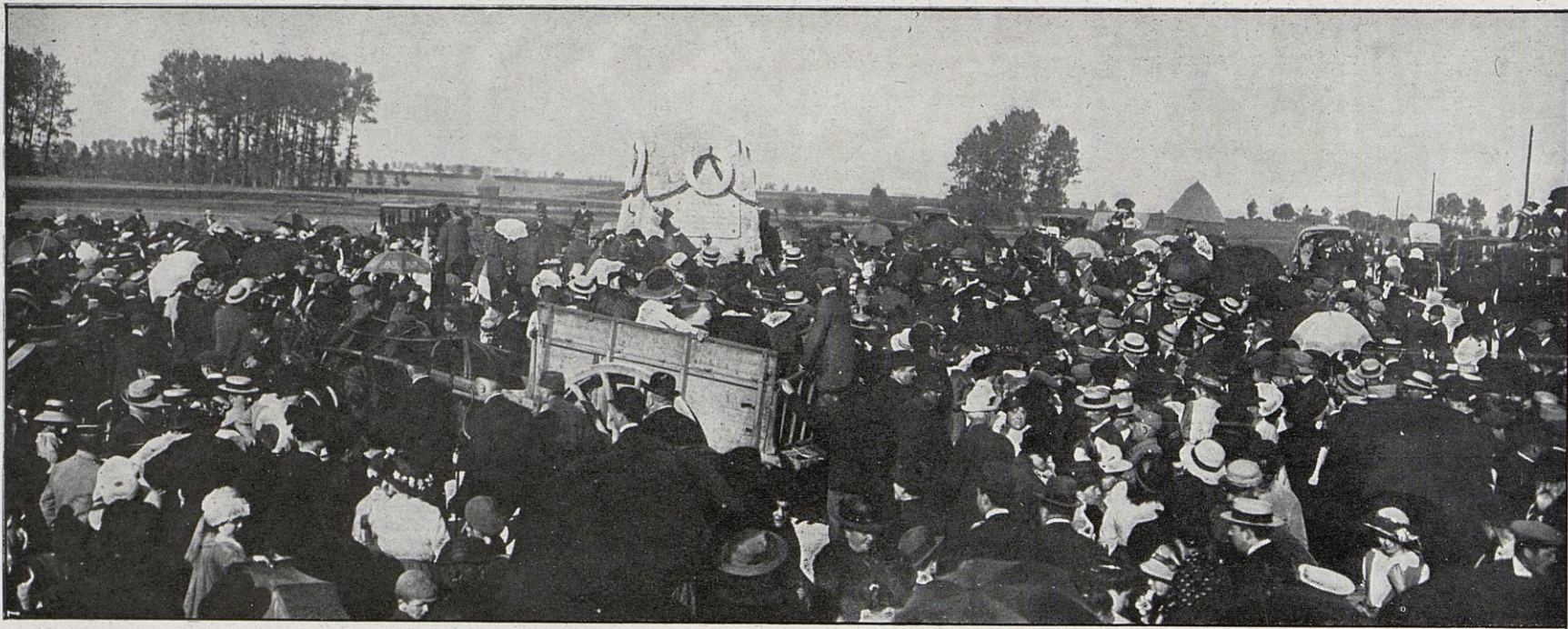
Le monument de Barcy, orné des couronnes et palmes offertes par le Gouvernement et le Conseil municipal.



M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, en train de saluer la tombe de nos chers morts.



Le monument d'Etrépilly, derrière lequel sont situées les tombes où sont ensevelis les héros de la Marne.



Une foule émue, recueillie, enthousiaste et reconnaissante avait tenu à venir apporter l'hommage de sa pieuse gratitude et de sa profonde admiration aux superbes soldats qui, par leur vaillance indomptable, ont su sauver la capitale et le pays.



Désiré Fabre et son petit-fils René, — de Varreddes — qui furent emmenés par les Allemands, comme otages, lorsque les ennemis durent battre en retraite.



Le cimetière de Chambry, au moment où les délégations de la Chambre et du Conseil municipal, y vinrent faire leur fervent pèlerinage.



AU BOIS LE PRÊTRE. — Pendant de longs jours, cette position que nous arrachions pouce à pouce aux Allemands, n'était qu'un vaste charnier, où se mélangaient cadavres français et allemands. Plusieurs fois par jour des charrettes venaient relever les morts et les conduisaient au cimetière de Petan.

AUTOUR DU BOIS LE PRÊTRE

Nos gravures évoquent aujourd'hui toute une série d'épisodes ayant pour cadre ce « bouquet d'arbres » que, depuis le début des hostilités, l'ennemi nous dispute si âprement et dont nous avons réussi à rester maîtres en dépit d'attaques constamment renouvelées.

Au cours des derniers mois, de très violents bombardements ont été signalés dans cette région, et l'emploi criminel des gaz asphyxiants a permis aux assaillants de prendre temporairement pied dans nos tranchées avancées.

Mais nos troupes, toujours sur le qui-vive, avaient d'importantes réserves, toutes prêtes à l'action, et grâce à une contre-attaque d'un extrême acharnement, elles ont contrecarré l'avance des soldats du Kronprinz. Cette tentative nouvelle pour rompre notre front a donc échoué, une fois de plus, et nous ne tarderons pas à reprendre possession de ce dont l'adversaire a pu s'emparer par trahison.

Le maintien de nos positions dans leur ensemble est suffisant pour compenser le peu que nous avons pu perdre, et bien que sur un terrain particulièrement difficile à tenir, nos hommes, résolus et tenaces, saisiront une prochaine occasion de déloger les adversaires.

Ces gaz délétères qui leur ont valu ce médiocre succès, ils n'ont pas même le mérite d'en avoir eu la première idée, et l'on citait récemment dans « Les Débats »,

d'après Polybe et Tite Live, le premier emploi connu des fumées asphyxiantes.

C'est aux Grecs qu'il le faut attribuer.

« Une armée romaine, sous la conduite du consul Fulvius Nobilius, assiégeait la ville d'Ambracie, en Etolie (actuellement Atra), en 189 de l'ère chrétienne. Comme le siège traînait en longueur, les Romains se décidèrent à creuser une galerie qui atteignit le mur même de la ville ; mais les assiégés, s'étant aperçus de ce travail, firent eux-mêmes une contre-mine dans sa direction, de sorte que

les soldats des deux armées se rencontrèrent à la jonction des souterrains et commencèrent à se battre avec leurs outils. Le combat se ralentit ensuite parce que les adversaires s'efforcèrent de se couper mutuellement la route en barricadant la galerie avec des boucliers et des claies ; enfin un des Etoliens imagina de placer dans la mine un tonneau qui l'obstruait complètement. Ce tonneau, rempli de petites plumes, était fermé du côté des assiégeants par un couvercle en fer, qu'on avait percé de trous. L'autre couvercle

était traversé par un tuyau de fer auquel l'Étolien avait adapté un soufflet de forge, de manière à pouvoir attiser le feu qu'il allumait dans le tonneau. La combustion des plumes produisit une fumée atroce qui, poussée par le jeu du soufflet, se portait nécessairement vers les assiégeants ; et ceux-ci ne pouvaient détruire l'engin de suffocation, car ils étaient tenus à distance par des lances longues de vingt pieds qui traversaient le tonneau et que les Etoliens agitaient de leur côté. La fumée asphyxiante se répandait ainsi dans toute la galerie creusée par les Romains, et ceux-ci en souffrirent beaucoup, car il leur était aussi impossible de l'arrêter que de la supporter. » Polybe affirme que ce stratagème prolongea quelque temps le siège. »

Peut-être, en ses loisirs, le Kronprinz, ayant relu les vieux auteurs, a-t-il songé à damer le pion à l'ingénieur Étolien. Le fait est qu'il a pris soin de renforcer sa récente offensive au moyen d'une quantité



LE QUART-EN-RÉSERVE. — Etat actuel d'après une vue prise à mi-crête.



La maison du père Hilarion, tant de fois citée dans les communiqués.



Sous un hangar, non loin du cimetière de Petan, on identifie les morts.

prodigieuse de projectiles asphyxiants de dimension « kolossale ».

Il est clair qu'il veut, coûte que coûte, prendre sa revanche de ses échecs fameux. Pour masquer l'impéritie dont il a fait preuve jusqu'ici, il s'est prudemment annexé des chefs blanchis sous le harnais et dont l'expérience éprouvée lui sera d'un secours indispensable. Son désir le plus cher est de jouer un rôle prépondérant dans cette guerre, outre le besoin qu'il a de se réhabiliter aux yeux des siens, de ce qu'un de nos confrères a spirituellement appelé *sa collaboration* à notre inoubliable victoire de la Marne.

En dépit de la mise en œuvre d'un matériel de guerre inusité, — car il dispose des meilleures troupes et il a en outre une provision surabondante de canons et de munitions, — le Kronprinz n'a pu réussir à avancer.

Pour résister à l'inénarrable « ouragan de fer » sous la violence duquel il se flattait de nous faire fléchir, il fallait l'endurance et la valeur de nos troupes que cette avalanche de mitraille n'a point déconcertées. Nos héroïques « poilus » y sont faits maintenant, et le record que détient pour l'instant le Kronprinz, en cette façon de combattre, exalte leur ardeur.

Ces héros se montrent à la hauteur des circonstances dont naguère encore on ne voulait pas admettre l'éventualité.

On envisageait sans trouble les armements de plus en plus formidables de l'Allemagne et la plupart des contemporains se figuraient que les grandes armées rendent la guerre impossible.

Ils disaient qu'il faudrait être fou pour engager dans une guerre ces forces démesurées dont le maniement passe toute faculté humaine.



Eclatement d'un obus incendiaire, dans un jardin, à Maidières.

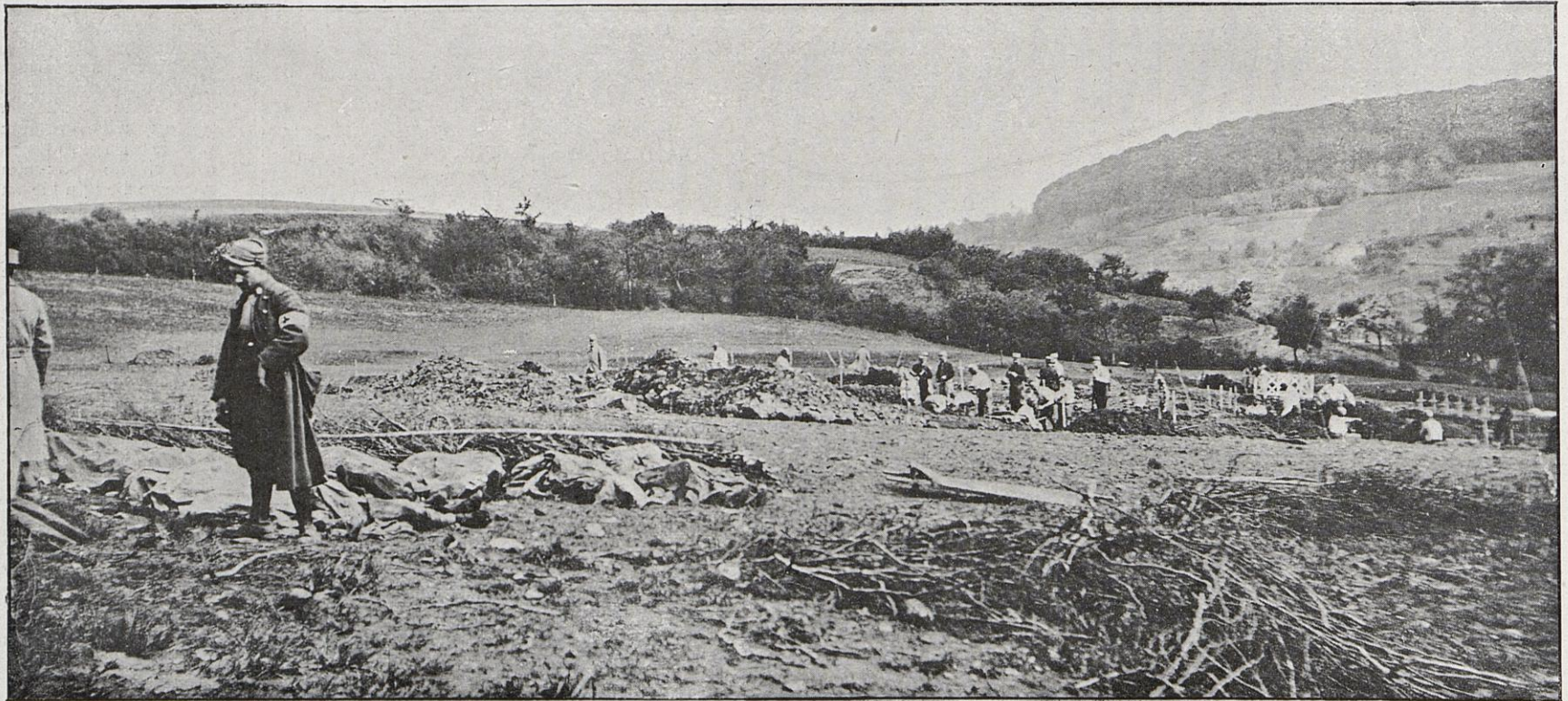
Ils s'illusionnaient sur la *générosité* du Kaiser qui ne se rendait redoutable que pour mieux assurer la paix. Même ces questions donnaient naissance à des boutades parmi lesquelles je relève l'une des plus singulières.

Dans un de ses plus suggestifs romans, M. Anatole France nous en régala par la bouche d'un de ses personnages qui formulait ceci :

« Dans le cas très improbable d'une guerre, ne pensez-vous pas que les vrais généraux, *ce seraient les chefs de gare ?...* » Sans doute le délicat écrivain ne s'imaginait pas à quel point cette opinion, jugée paradoxale alors, serait confirmée par les événements. J'en trouvais, au reste, ces jours derniers, une réplique dans le début de l'article de l'un de nos plus avisés correspondant de guerre, lorsqu'il estime qu'« il n'est plus aujourd'hui personne pour ignorer encore le rôle capital *des chemins de fer*, puisque c'est par là que s'en vient le flot incessant des hommes, des renforts, le flux journalier des vivres et surtout des munitions ».

Or les munitions, *les projectiles* pour les désigner sans euphémisme inutile, c'est, on le sait, le nerf de la guerre actuelle et la victoire restera à celui qui en aura le stock le plus considérable à sa disposition. Aussi, on y travaille. Assurément il faut, en outre, *un peu* compter sur l'endurance et la valeur de nos troupes, et elles en ont besoin pour résister à « l'ouragan de fer » qui joue le principal rôle dans le combat tel qu'on le pratique aujourd'hui. En ce genre, la dernière offensive tentée par le Kronprinz paraît détenir le record. Bientôt ce sera à notre tour, et le déluge que nous enverrons à l'ennemi vaudra les plus beaux de ceux dont il nous a déjà fait les honneurs.

P. DE C.



LE CIMETIÈRE DE PETAN. — C'est là que dorment maintenant la plupart des vaillants soldats qui ont laissé leur vie dans les combats du bois Le Prêtre. On y conduit encore les morts que l'on retrouve chaque jour en creusant le sol. Il y aura là, plus tard, un ossuaire auquel nous ferons de pieux pèlerinages, comme naguère à ceux de Waterloo, de Wattignies, de Sedan.



I. — Attentifs à la trajectoire du "77", nos intrépides poilus ont repéré le point de chute. Et ils se précipitent pour déterrer la fusée d'aluminium, dont leurs camarades sauront façonner d'élégantes bagues.



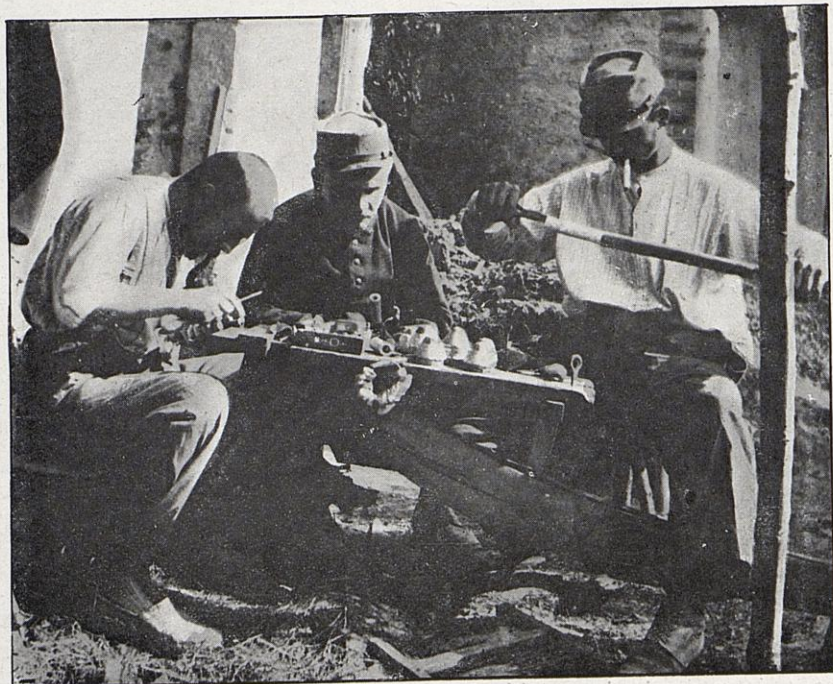
IV. — A l'aide d'une vulgaire scie de menuisier, nos joailliers débitent le lingot en rondelles. La bague peut passer maintenant dans les mains des ciseleurs. Remarquez l'établi, façonné avec les débris d'un affût.



II. — L'aluminium fond à une température assez basse, soit environ à 650°. Quand le métal, chauffé dans une vulgaire marmite, est entré en fusion, nos ingénieux artisans le versent dans de vieux tubes de bicyclettes.



V. — La rondelle est dégrossie, limée, ciselée, polie, à l'aide d'un outillage fort primitif, imaginé de toutes pièces par les joailliers de la tranchée. Et la bague sera bientôt digne d'orner le doigt d'une Française.



III. — Le métal a retrouvé sa consistance dans ces moules improvisés. Il suffit maintenant de l'en sortir à l'aide de pinces pour entrer en possession de lingots cylindriques d'une régularité parfaite.



VI. — Certains de ces consciencieux artistes enchâssent dans le chaton un fragment de vitrail ramassé dans les ruines d'une église, et qu'ils mettent à la forme voulue à l'aide d'une meule installée sur une vieille machine à coudre.



TROIS VUES NOUVELLES D'ARRAS

Parmi les ruines qu'aura occasionnées cette guerre, il n'en est pas, après Reims et Ypres, de plus lamentables que celles d'Arras. Là aussi les Allemands s'acharnent avec cet esprit de destruction méthodique qui leur est propre. L'Hôtel-de-Ville et le Beffroi ne sont plus que souvenirs. Mais Arras possédait aussi une cathédrale magnifique et ce bijou : la Tour des Ursulines. C'est maintenant sur ces deux monuments que l'ennemi s'acharne. La Tour des Ursulines, déjà fort abîmée, ne résistera pas longtemps à ses coups : elle s'effondrera quelque jour et sa fine dentelle de pierre ne sera plus que poussière. Quant à la cathédrale, les deux photographies que nous publions ici et qui montrent les deux orientations de sa nef, laissent assez voir en quel état elle se trouve aujourd'hui.



LE PLATEAU D'ANGRES. — Depuis l'offensive du mois de mai dernier, les communiqués n'avaient plus enregistré d'action sur le plateau d'Angres, Aix-Noulette, Lorette. Voici que le premier de ces noms reparaît dans les récits officiels. On se rebat dans ces lieux que tant de batailles ont déjà dévastés. Les derniers arbres seront fauchés, mais l'armée française y demeurera.

« MAUVAIS FILS, MAUVAIS ROI »

On connaît ces estampes déjà populaires qui traitent aux devantures de nos librairies : celle-ci représente un homme aux yeux vagues, à la moustache hérissée, qui parcourt à grandes enjambées un univers semé de squelettes, jonché de débris humains ; celle-là montre le même homme courant dans une fuite éperdue, poursuivi par les imprécations de milliers de femmes qui pleurent un fils, un mari, un frère, un amant ; sur telle



Le Kaiser, âgé de quelques mois, et sa mère, la princesse Victoria.

autre, on voit le même homme encore se débattre contre les flots d'une mer de sang qui monte, monte toujours et menace de l'engloutir bientôt. Il y en a ainsi des dizaines et des centaines — et c'est toujours le même homme, environné d'attributs infernaux où se mêlent la mort, la douleur, la désolation.

Et le voici, cet homme. Il fut, — il y a un peu plus qu'un demi-siècle — un petit enfant que sa mère dorlotait, au cou duquel pendaient un hochet d'or, des médailles pieuses, un de ces enfants que l'on croit privilégiés parce qu'ils ont un trône pour berceau, un peuple pour famille, un empire pour fortune ; sur qui l'on s'attendrit parce que l'on sait que, bien plus que le commun des enfants, ils représentent l'avenir, plus que l'avenir : la destinée d'un pays, le sort des peuples.

Les anecdotes qui, dès avant la guerre actuelle, ont longtemps circulé sur l'enfance de Guillaume II n'étaient pas, il faut le reconnaître, rassurantes pour ceux qui voient ainsi, et le plus superficiellement du monde, une relation de cause à effet entre le caractère des princes et la destinée des peuples. Parmi elles, il en est une que l'on ne peut se défendre d'évoquer quand on considère ce portrait du futur kaiser au maillot, dans les bras de sa mère, cette princesse Victoria, sœur du feu roi d'Angleterre Edouard VII, que l'on appelle volontiers « l'infortunée impératrice Victoria » depuis que l'on sait, ou plutôt que l'on devine quels furent ses déboires d'épouse, de souveraine et de mère. C'était pendant les trois mois du règne de Frédéric III ; le triste empereur s'éteignait lentement dans les affres du mal héréditaire des Hohenzollern ; son fils ne cherchait guère à dissimuler son impatience de recueillir la succession paternelle, et l'impératrice, assure-t-on, lui reprochant cette hâte, prophétisait : « Vous êtes un mauvais fils — et vous serez un mauvais roi ! » On pense bien — et on le vit par la suite, — que celle qui parlait ainsi n'était pas en odeur de sainteté dans l'entourage du kronprinz d'alors ; c'est là qu'on l'avait surnommée l'Anglaise — surnom par quoi l'on prétendait la stigmatiser d'être demeurée rebelle à la culture germanique.

Le noble roi Edouard VII n'avait pas oublié le long martyre de sa sœur à la cour d'Allemagne. Quand il parlait de son neveu, il manquait rarement d'affirmer : « Celui-là, c'est un fou !... Et j'en sais quelque chose ».

Que dirait-il aujourd'hui ? Et que dirait aussi sa sœur, que dirait l'Anglaise ? Guillaume II y pense-t-il quelquefois — et, s'il a parfois encore des moments de lucidité, peut-il douter que tous deux, la mère bafouée et l'oncle exécré, avaient raison ?

Mais l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement : le kronprinz d'aujourd'hui a su surpasser en infamie celui de 1888. Mauvais fils, c'est avéré. Quant à être un mauvais roi, ça ne dépend plus de lui.



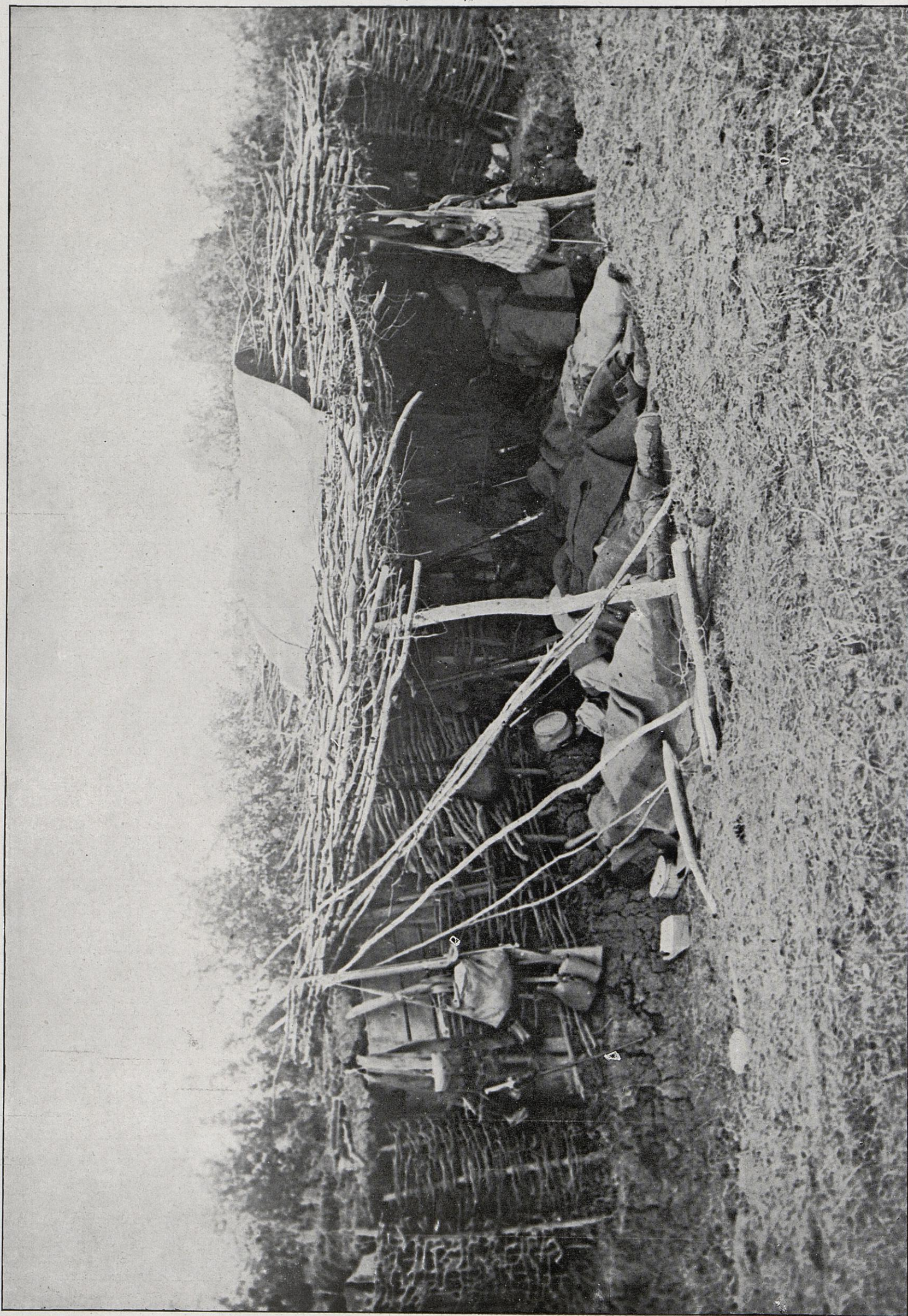
Le Kaiser, à l'âge de 18 mois.



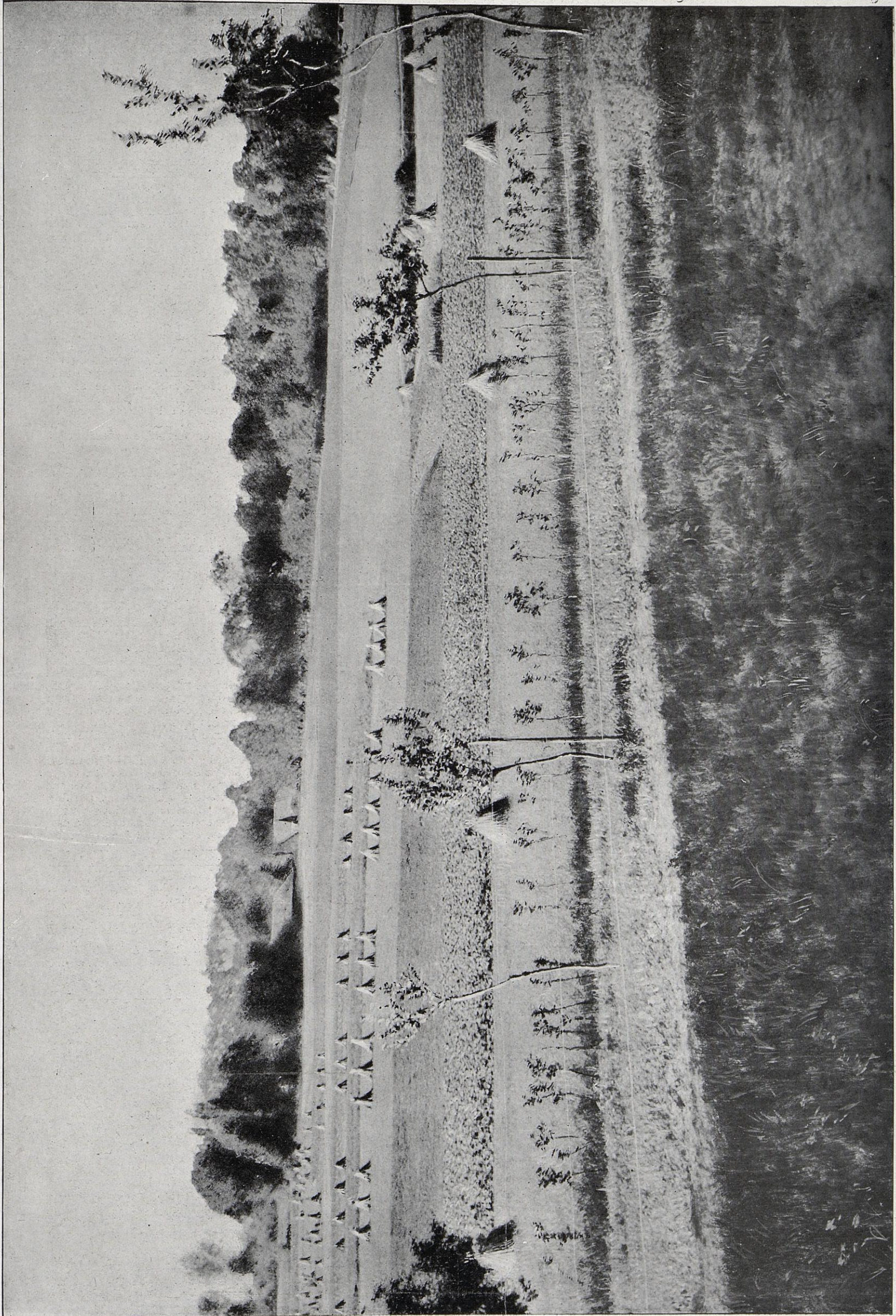
VILLE-EN-WOEVRE. — Encore un théâtre de rudes batailles. Il ne reste de la coquette ville que des ruines. L'Allemand a passé par là — et des jolies maisons de Ville-en-Woëvre il n'a laissé que des matériaux dont nos soldats se servent pour fortifier leurs tranchées.



SUR LES HAUTS-DE-MEUSE. — Le soleil et l'artillerie tapent dur. Les observateurs sont à leurs postes. Ils se sont mis à l'aise — autant qu'ils le peuvent en cet enfer : insulations ni marmites ne les empêchent de faire leur devoir et les batteries allemandes seront repérées malgré tout.



LE SOLEIL SE LÈVE SUR LA TRANCHÉE. — Nos soldats ont maintenant l'habitude du danger, ils sont familiarisés avec la vie de surprise et de hasard que l'on mène dans les tranchées. Confiants dans la vigilance des guetteurs, ils goûtent la nuit, dans leurs boyaux, quand les Allemands ne s'agitent pas trop ou quand ils n'ont pas reçu la mission de troubler le repos de l'ennemi, l'agrément d'un sommeil réparateur. Le petit jour les trouve, roulés dans leurs manteaux, dormant à poings fermés. Ainsi nous revenons insensiblement aux mœurs du bivouac, sous le premier Empire, dont tant de tableaux ont célébré la grandeur et la bravoure.



LA MOISSON EST FAITE EN ARTOIS. — La paysanne artoisienne est laborieuse et tenace. Elle n'en a pas moins eu l'orgueil, cette année, de contribuer à enrichir le grenier de la France. Elle a fait la moisson, avec un peu de retard peut-être, mais avec aussi un beau courage — et la récolte se dresse maintenant en jolis bottillons sur la terre féconde, qui va se reposer quelques semaines pour se préparer au travail prochain des semailles nouvelles et des moissons futures.

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

Sur toute l'étendue de nos lignes anglo-françaises, la parole a été réservée, d'une façon presque absolue, au canon, pendant la semaine qui s'est terminée le 11 septembre. Toutes les fois qu'il a été possible d'en contrôler les effets, on a constaté que notre artillerie avait sur celle de l'ennemi une incontestable supériorité. Cette supériorité s'est manifestée par le silence imposé aux batteries opposées et par le bombardement des ouvrages de fortification allemands. Mais il est certain que beaucoup d'excellents résultats nous restent mal connus. Ainsi, la flotte britannique, avec la coopération de nos pièces à longue portée de la région de Nieuport, a exécuté contre les batteries et les établissements maritimes divers de l'ennemi sur la côte belge, une importante attaque. Nous n'avons connu que plus tard, et incomplètement, les dégâts causés par nos projectiles. L'ennemi fait le silence autant qu'il le peut sur les échecs qu'il subit. Nous n'en avons guère de nouvelles que par voie indirecte, par les neutres, quand eux-mêmes sont à portée d'en recevoir.

Nos avions ne sont pas restés inactifs. Entre autres attaques efficaces, ils ont bombardé les hangars d'aviation d'Ostende; ceux de Saint-Médard; la gare du chemin de fer à Dieuze; les établissements militaires de Frescaty et la gare des Sablons, à Metz. Nous avons pu recevoir quelques nouvelles du bombardement de Sarrebrück, qui a produit un effet considérable. A toutes ces opérations d'un intérêt réel et exclusivement militaire, l'ennemi n'a répondu que par des expéditions aériennes contre des villes ouvertes, contre des habitations bourgeoises, contre des populations qui ne portent pas les armes et parmi lesquelles il a fait des victimes. D'autre part, les zeppelins ont renouvelé leurs visites aux côtes d'Angleterre, détruisant et incendiant plusieurs maisons, tuant des femmes et des enfants, avec le minimum de risques pour eux-mêmes. Ce n'est sans doute pas une façon très glorieuse de faire la guerre, mais l'Allemagne, comme elle le dit elle-même, a mis de côté toute sentimentalité; ce qui signifie, en somme, qu'elle a recouru à toutes les lâchetés, dans l'espoir de terroriser des populations dont elle ne peut comprendre la mentalité.

Au cours de cette semaine du 4 au 11 septembre, l'ennemi a recommencé son offensive vigoureuse en Argonne. La partie occidentale du secteur compris entre la Fontaine-aux-Charmes et la lisière ouest de la forêt, dans l'axe de la route de Vienne-le-Château à Binarville, a été l'objet de tentatives énergiques, faites par de gros effectifs. Les Allemands n'y ont pas employé moins d'un corps d'armée entier, avec deux divisions en première ligne. Après un bombardement très nourri, où les obus à gaz asphyxiants ont été employés à profusion, l'attaque d'infanterie s'est produite

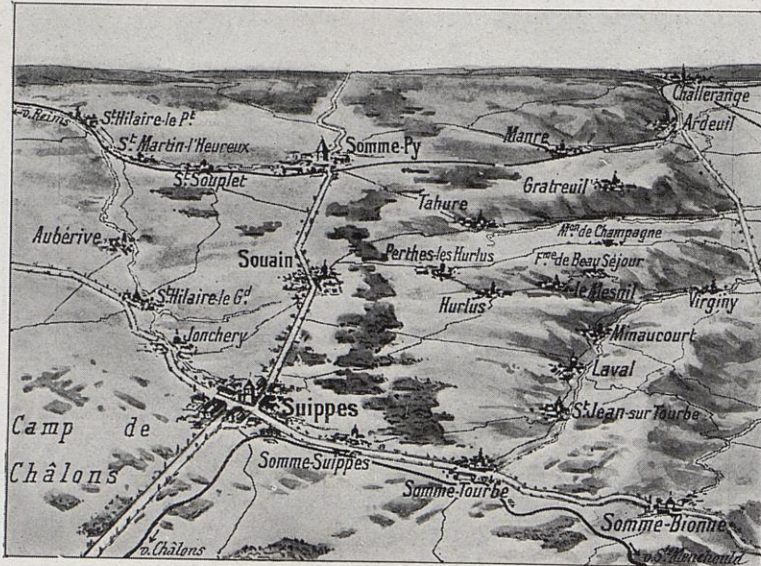
dans la journée du 8 septembre. Elle a été partout repoussée par nos contre-attaques et n'a réussi à se cramponner que sur un point d'une de nos tranchées avancées. Pendant la nuit, l'opération a été reprise avec le même acharnement, sans parvenir à aucun résultat. Les journées suivantes n'ont été marquées que par une vive canonnade. C'est un échec de plus pour l'armée de Kronprinz. Il prouve que si les Allemands n'abandonnent pas leur projet d'intercepter le chemin de fer de Châlons à Verdun, ils nous trouvent toujours aussi fermes et aussi disposés à les refouler, sur les positions qui mettent cette voie ferrée à l'abri de leurs efforts. Ailleurs, on n'a signalé que des attaques de l'infanterie allemande menées par de petites unités et relativement de peu d'importance.

Ces temps derniers, les armées allemandes ont peu progressé en Russie, sur les deux ailes. Elles ont même subi un grave échec sur leur droite, vers la frontière de Galicie. La gauche est arrêtée devant la Dwina, qu'elle s'efforce de franchir en vain jusqu'à présent. Elle a pris pied en un point de la rive droite, mais sans pouvoir s'étendre. Le front

mand, et rachètent en partie l'infériorité des moyens matériels.

Il faut admirer non seulement la prudence, la sagesse, l'habileté militaire, avec lesquelles cette longue retraite est conduite, mais aussi le moral des hommes et l'organisation des éléments de l'armée, qui n'en sont pas atteints. La droite résiste. En avant de Vilna, elle a même prononcé une vigoureuse offensive locale. Le centre cède lentement, sous la protection de ses arrière-gardes. La gauche, c'est-à-dire l'armée que commande le général Ivanhoff, au sud de la vaste région des marais de Pinsk, après avoir reculé sur des positions favorables, a pris une brillante offensive, faisant en quatre jours plus de 20.000 soldats prisonniers, avec 400 officiers; prenant plus de 30 pièces de canon, plus du double de mitrailleuses et un important matériel. De pareils retours offensifs ne sont pas de ceux que peut faire une armée battue; ils ne peuvent être exécutés que par une armée parfaitement maintenue à la volonté de ses chefs, disciplinée, reculant par ordre et avec ordre, et dont la valeur morale, l'énergie, comme la force

physique, restent intactes. Quant à l'arrêt définitif de cette retraite, est-il à souhaiter? Oui, sans doute, si on se place au point de vue de la limitation de la ruine pour les régions envahies que cette guerre sans merci éprouve si cruellement. Mais au point de vue des opérations, dégagé de toute autre considération que celle de l'intérêt militaire général, cela n'est pas certain. Déjà la mauvaise saison commence; les pluies rendent le terrain difficile en dehors des routes, et celles-ci, du moins celles en bon état d'entretien, sont rares. L'artillerie et les convois de l'ennemi avancent avec peine; déjà ils s'embourbent. Bientôt peut-être, la neige épaisse viendra mettre un obstacle encore plus difficilement surmontable à tous les mouvements; et plus les armées austro-allemandes se seront éloignées de leurs bases, plus leur situation deviendra difficile. Pour les Russes, la ligne générale de leur front, qui présentait il y a quelque temps un saillant si prononcé à Varsovie, saillant des plus dangereux du moment que la nécessité de la retraite s'imposait, est maintenant dans des conditions normales. Le saillant a disparu peu à peu; il a été supprimé par d'habiles manœuvres; certaines parties du front opposant aux progrès de l'ennemi la résistance nécessaire, tandis que sur d'autres les troupes se repliaient lentement par échelons. Un seul secteur reste encore dans une situation relativement un peu délicate, c'est celui de Grodno. Non pas que les forces russes qui s'y trouvent paraissent en péril, mais parce qu'il est nécessaire qu'elles ne s'attardent pas sur le Niémen au risque d'être débordées au nord ou au sud, à trop grande distance sur le flanc de leur ligne de retraite. Mais nous avons vu l'armée russe sortir à temps, et avec calme, de situations autrement dangereuses, par des opérations régulières et méthodiques. Cela nous donne toute raison de ne rien appréhender du cas actuel, qui d'ailleurs ne semble nullement préoccuper le haut commandement. Général BERTHAUT.



LA CHAMPAGNE ENTRE REIMS ET L'ARGONNE

russe vers Riga ne varie pas, et sur le reste de la ligne, jusqu'à Dunabourg, il n'y a que des fluctuations. Le fleuve constitue un sérieux obstacle et de récentes pluies l'ont encore grossi et rendu plus rapide. Cependant, rien ne prouve que les Russes ne se retireront pas au delà. Les succès, même importants, de leur armée, ne signifient nullement que l'arrêt de la retraite soit définitif. Le parti-pris de cette retraite reste le même, tant qu'existera pour le maintenir l'intérêt capital de soustraire l'armée à l'action des moyens matériels supérieurs que possède l'ennemi. Cet intérêt persistera jusqu'à ce que la Russie soit arrivée à une situation sinon égale, sous ce rapport, du moins équivalente, étant donné que les qualités du soldat russe sont supérieures à celles du soldat alle-

mand, et rachètent en partie l'infériorité des moyens matériels.

UN AUTRE ANNIVERSAIRE

A l'occasion du douloureux anniversaire du premier bombardement de Reims — 11 septembre 1914. — nous avons pensé qu'il serait intéressant de reproduire ici, la lettre qu'un de nos collaborateurs — le sergent Marcel Meys qui est sur le front depuis le début des hostilités — nous écrivait au lendemain de ce crime monstrueux, auquel il venait d'assister.

« La guerre !... »

« Quelle calamité horrible mais pourtant nécessaire, j'allais dire indispensable dans les circonstances actuelles. »

« Nous qui luttons et souffrons parfois, nous songeons que les jeunes et nos fils ne la verront plus cette épouvantable guerre, et c'est là voyez-vous que réside notre force et aussi notre consolation. »

« J'assiste parfois et surtout depuis quelque temps à des spectacles d'une inoubliable splendeur et il m'arrive alors d'oublier que la mort est là, à deux pas, qui veille. »

« La majorité des hommes de ma section sont de braves mineurs et bien peu comprennent la majesté d'un coucher de soleil sur un champ de bataille, d'où s'échappent des cris de blessés. »

« Et je les plains, car c'est parfois d'une beauté prodigieuse et horrible. »

« Ce que j'ai vu de plus empoignant hier dans cet ordre d'idée a été sans conteste le bombardement et l'incendie de la cathédrale de Reims qui m'a littéralement pétrifié... enthousiasmé. »

« Chargé de conduire un convoi de blessés au village voisin — blessé moi-

même très légèrement — j'ai pu suivre pendant plusieurs heures, d'abord en traversant la ville sous les obus, puis en rase campagne, toutes les péripéties de ce grand assassinat. »

« Tous les cinquante ou cent mètres, je m'arrêtais au bord de la route, pour voir montant vers un ciel de plomb, une immense colonne de fumée jaunâtre dont la hauteur dépassait trois ou quatre fois la hauteur totale de l'édifice sacré. Pendant dix kilomètres, j'abandonnai ainsi mon convoi, pour admirer, rempli d'horreur, les tours qui environnées de flammes brûlaient comme des torches gigantesques. »

« Dans le silence de ce crépuscule inoubliable, il me sembla entendre des hurlements et des cris de triomphe. »

« Les Huns peut-être !... Non ! ce ne pouvaient être ces barbares, car depuis la poursuite de la Marne, mes camarades et nos 75 les tenaient à trop respectable distance. »

« C'est en courant que je pus rejoindre mon groupe de blessés auquel je criai : »

« N'allez pas si vite, mes amis, retournez-vous, regardez comme moi brûler la plus belle cathédrale de France, celle qui vit sacrer par Jeanne d'Arc, le roi Charles VII... mes amis regardez... emplissez vos yeux de cette inoubliable vision pour en faire le récit dans vos villages, dans vos familles et faire connaître ainsi la sau-

vagerie de nos lâches adversaires. »

« Tous s'arrêtèrent et regardèrent muets... »

« Un seul accroché au bras d'un ca-

marade n'avait pas détourné la tête et semblait indifférent à ce spectacle effroyable et grandiose. »

« Je m'en approchai pour comprendre et blâmer une telle insouciance. »

« Mon cœur se serra et je reculai épouvanté. »

« L'homme avait les deux yeux crevés »

par une balle. Il n'a pas vu brûler la cathédrale de Reims. »

« Marcel MEYS, « Sergent au bataillon de chasseurs à pied. »

« N. B. — Aujourd'hui le sergent Meys est sous-lieutenant au même bataillon. »



Retournez-vous, mes poilus ! Regardez, comme moi, brûler la plus belle cathédrale de France... (Croquis de M. Jean Quignon, d'après le récit de M. Meys.)



Les attachés militaires des pays neutres ont été menés sur différents points de notre front, ces jours derniers.



A on les fit assister à une représentation donnée sur une scène modeste, mais où se révèlent des artistes de grand talent.

LES ATTACHÉS MILITAIRES ÉTRANGERS SUR LE FRONT

Les représentants militaires des pays neutres, qui se trouvent parmi nous, désireux de se rendre compte des conditions dans lesquelles se poursuit la terrible guerre que nous a déclarée l'Allemagne, ont demandé à notre haut commandement l'autorisation d'aller voir nos braves soldats à l'œuvre, et de parcourir les différentes régions dans lesquelles se poursuivent les combats les plus âpres.

Le généralissime, avec une bonne grâce toute particulière, a fait droit à cette requête des attachés militaires étrangers, qui ont été conduits aux bons endroits et furent aussi promenés dans les régions où notre armée de seconde ligne se repose en attendant que vienne son tour d'intervenir.

Les officiers étrangers ont beaucoup admiré la cranerie, la résolution et l'infatigable énergie de nos troupiers ; ils ont loué l'ingéniosité avec laquelle nos hommes organisent leurs tranchées et leurs gourbis ; puis à l'arrière des lignes de feu nos hôtes ont pu voir que la gaieté de nos soldats est à bon droit légendaire.

LES MARINS DE L'E-13 ASSASSINÉS PAR LES ALLEMANDS

On a fait en Angleterre, aux marins de l'E-13, les obsèques solennelles auxquelles leur admirable héroïsme leur donnait tant de



Et puis on conduisit les officiers étrangers sur une vaste esplanade où leur fut offert un vin d'honneur.

droits : On se rappelle les circonstances dans lesquelles les quatorze matelots britanniques trouvèrent la mort.

Le sous-marin anglais E-13 était échoué dans les eaux danoises, près de l'île de Saltholm, dans le Sund ; deux torpilleurs allemands aperçurent l'épave et se dirigèrent immédiatement vers elle. Quand ils furent à bonne portée du petit navire qui ne pouvait ni riposter, ni se défendre, ils se mirent à le canonner et le détruisirent. C'était commettre le plus lâche et le plus vil des assassinats, mais c'était aussi manquer de la façon la plus odieuse aux règles internationales, car l'E-13 eût du être protégé par son échouement dans les eaux territoriales d'un pays neutre. Des pêcheurs qui assistèrent à toute la tragédie ont rapporté que la conduite et l'attitude des marins anglais furent de tous points superbe. Quand les Allemands commencèrent à tirer et à lancer des torpilles sur le petit navire anglais, l'équipage de celui-ci sur un bref commandement s'aligna, face aux ennemis, et tous les bras croisés, impassibles comme des statues, attendirent la mort, à leur poste, avec un courage sublime.

C'est ainsi que savent mourir les alliés — sous les coups injustes d'un ennemi sans foi ni scrupules.

Le Danemarck a élevé contre cette nouvelle violation de ses droits d'Etat neutre une protestation à laquelle l'Allemagne ne se presse pas de répondre. Que répondrait-elle d'ailleurs qui pût la justifier ? Sa cause est entendue.



Les cercueils des marins du sous-marin E-13, lâchement assassinés par les Allemands, ont été exposés chez nos amis les Anglais.



D'imposantes et émouvantes obsèques ont été faites aux braves qui reçurent la mort avec une si héroïque cranerie.

LA BIENFAISANCE A PARIS PENDANT LA GUERRE (Suite)

LES ŒUVRES CIVILES

Le dévouement, la charité intelligente, la tendresse perspicace, sont toujours dans notre pays, et particulièrement en ces temps de guerre, l'expression même de la vie nationale. Aussi les œuvres civiles de bienfaisance ne le cèdent en rien aux œuvres destinées à venir en aide aux militaires. On peut dire qu'un vaste réseau d'assistance publique, émanant de l'Etat et des particuliers, s'est installé à la source de toutes les misères, à l'origine de toutes les souffrances, et est venu apporter ses largesses, son réconfort, ses bonnes volontés.

C'est le gouvernement qui, par la loi du 5 août 1914, a donné le bon exemple en instituant en faveur de toute famille manquant, par suite du départ d'un de ses membres, « des aliments indispensables à la vie », une allocation journalière de 1 fr. 25 augmentée d'une somme de 0 fr. 50 par enfant de moins de seize ans. Cette allocation fut accordée non seulement aux familles françaises, mais aux familles nécessiteuses, anglaises, belges, serbes, russes, et même alsaciennes dont le soutien s'était engagé en France ; elle s'étendait aussi aux familles évacuées rapatriées.

De plus, pour les non-mobilisés, la loi créait le secours de chômage, consistant en 1 fr. 25 par jour pour le chef de famille, plus 0 fr. 50 par enfant de moins de seize ans. Ce secours fut accordé à toute personne privée de son emploi ou de son travail par le fait de la guerre. Il a été étendu aux réfugiés belges et aux réfugiés des départements envahis. Pour la ville de Paris seule, ces deux sortes d'allocation, celle des mobilisés et celle du chômage, constituent une charge de huit millions par mois.

En outre, plus de cent œuvres infantiles et maternelles fonctionnent actuellement ; elles ont pour but : la distribution de lait, gratuite ou à prix excessivement réduit, le fonctionnement de crèches avec suppression de toute rétribution pendant le temps de guerre, l'établissement de garderies d'enfants, de cantines scolaires, gratuites, pour toutes les écoles primaires, municipales et libres.

Les œuvres qui rendent le plus de services sont : la Mutualité maternelle, avec ses multiples sections civiles ou militaires, accordant aux femmes en couches une indemnité pour leur permettre l'abstention de tout travail pendant quatre semaines et pour leur permettre de se soigner et de donner à leur enfant les soins qu'il réclame pendant plusieurs semaines après sa naissance ; la Sauvegarde des enfants de soldats morts à l'ennemi, fondée par le sénateur M. Paul Strauss ; la Maison maternelle, créée par Mme Koppe pour venir en aide aux victimes de la guerre et recueillir les enfants de pères militarisés ; et enfin deux œuvres tout à fait notoires, l'Office central d'Assistance maternelle et infantile, fondé par Mme la générale Michel, Mmes Henri Galli et Barbereau, avec permanences dans les vingt mairies ; et l'Œuvre des Crèches parisiennes, créée par Mme Cremnitz pour venir en aide, grâce à des refuges, refuges-ouvroirs et foyers maternels, au nombre de dix-sept, aux familles victimes de la guerre.

La question de l'alimentation a vivement préoccupé et les autorités et les personnes charitables. On est arrivé, par la fondation de près de 350 œuvres nouvelles, venues s'ajouter à des œuvres fonctionnant en temps normal, à venir en aide à de pauvres gens qui seraient morts de faim sans cette assistance immédiate.

Le secours alimentaire a revêtu quatre formes différentes : fourneaux, soupes, cantines, repas à bon marché. Les fourneaux de la Société philanthropique, les fourneaux de la Société Saint-Vincent-de-Paul, établis dans tous les quartiers de Paris, les 76.000 soupes fournies quotidiennement par les soins du Comité de Secours national, les 10.000 bons de repas répartis chaque jour dans sept arrondissements de Paris par la libé-

lité de MM. de Rothschild frères et du docteur Henri de Rothschild, les cantines maternelles et les cantines d'enfants, les restaurants gratuits pour mères-nourrices ; telles sont, sans qu'il soit possible d'entrer dans le détail, les institutions magnifiques destinées à combattre la faim, cet ennemi qui n'admet point de délai.

Il est enfin une institution qui mérite qu'on s'y attarde un peu, l'Orphelinat des Armées. Sous le patronage du Président de la République, des ministres et d'un Comité composé de sommités de tous les partis, sous la présidence de M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des lettres de Paris, assisté d'un comité de dames, cette œuvre a pensé qu'elle avait une lacune à combler, celle d'élever l'enfant orphelin dont le père est tombé au champ d'honneur. La pension de l'Etat est insuffisante pour subvenir à cette charge ; la mère elle aussi peut mourir. L'Orphelinat des Armées s'est proposé d'être l'éducateur qui suppléera l'Etat et remplacera les parents disparus ; il assure aux enfants l'entretien matériel et l'instruction ; il laisse les parents ou les tuteurs libres de toute décision en ce qui concerne l'éducation religieuse ou laïque. Il se substitue enfin complètement aux pères ou mères décédés pour veiller sur le sort des enfants orphelins jusqu'à leur majorité.

Non moins intéressante, mais plus spéciale est l'organisation des orphelins de la Préfecture de la Seine et de la Ville de Paris, l'Orphelinat ouvrier, l'Office du Secours aux mères, les Pupilles du journal la Presse, le Comité de Secours aux enfants de soldats, œuvres civiles qui se préoccupent avec un zèle inouï du sort des non-combattants.

(A suivre.) Louis SCHNEIDER.

ÉCHOS

LA GRANDE TOMBOLA DES ÉPROUVÉS DE LA GUERRE

Elle approche, cette fameuse journée du 26 septembre, qui s'annonce comme le triomphe de la solidarité française.

Mais, se demanderont ceux à la générosité de qui l'on fait appel, qui sont les éprouvés de la guerre ? Certes, nous avons lu dans les journaux que le Syndicat de la Presse ferait un choix entre les œuvres existantes appelées à bénéficier de cette journée du 26 septembre. Ce choix ne peut manquer d'être excellent. Nous voudrions le connaître ?

Patience ! Le choix sera fait avec un soin méticuleux par le Syndicat de la Presse, et nulle qui compte dans cette mission de solidarité ne sera écartée. Opinions, partis seront volontairement ignorés. Il n'y aura que des œuvres françaises vouées à l'aide de Français éprouvés. Et par là, la journée du 26 septembre sera essentiellement une journée d'« Union sacrée ». Nous nommerons, dans quelques jours, les œuvres qui constitueront cette journée globale.

— Bon, nous patienterons, se dirait-on, mais la pochette, avec ses numéros et ses reproductions d'œuvres d'art, nous intrigue !

— La pochette, c'est tout l'attrait mystérieux de la journée. L'acheteur qui, pour quelques sous ou quelques francs — à sa volonté — la prendra dans la corbeille des charmantes vendeuses aura un instant d'émotion. Que contiendra-t-elle ? Un numéro de tombola ! Un dessin en couleurs ! Qu'importe. Chaque dessin sera une œuvre d'art qui réjouira celui qui l'aura acquise car voici les noms des artistes qui se sont dévoués et qui ont voulu apporter au succès de la journée du 26 septembre la beauté de leur talent : Truchet, A. Calbet, Albert Fourié, Maurice Leloir, Auguste Leroux, Henri A. Zo, Fernand Cormon, Jean Béraud, A. Laurens, Jean-Paul Laurens, Henri Caudot, Guionnet, A. Lalauze, Abel Faivre, Frantz Charlet, Pierre Carrier-Belleuse, Henri Gervex, François Flameng, Georges Scott, Marcel Baschet, E. Friant, M. Clésinger, Lucien Jonas, Benjamin Rabier, A. Koll, F. Bac, A. Rodin, Abel A.-F. Gorguet, Ch. Léandre, L. Capiello, Henry Jacquier, toute la fleur de l'art et de l'humour français.

Cent mille pochettes — on l'a déjà dit — renfermeront des numéros de tombola. Les

CROQUIS DE GUERRE



Types de poilus, dessinés sur le front par le commandant Carette.



Types de soldats africains, croqués par le commandant Carette.

Nous sommes heureux de placer ici sous les yeux de nos lecteurs deux des si curieux et si vivants croquis de guerre du commandant Carette, qui, avec une franchise, une sincérité d'observation, et une adresse d'exécution rares, s'ingénie à noter les aspects et des hommes et des choses, au cours de l'époque si troublée que nous vivons.

Les cartons du commandant Carette débordent de notations originales et vibrantes, d'instantanés fixés d'un trait sûr et rapide, de petits tableaux campés

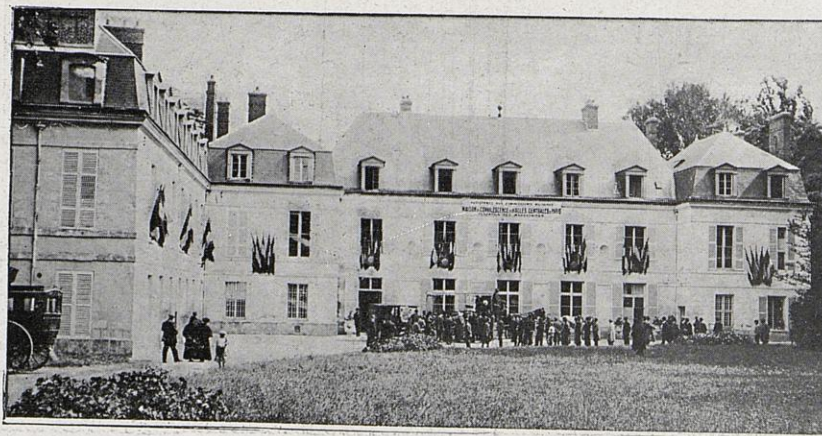
en quelques coups de crayon, avec parfois quelques touches d'aquarelles pour préciser un effet d'éclairage, un jeu de couleurs, une harmonie de tons.

Ce sont des visions de 1915, familièrement inscrites en courant, par un homme d'esprit doublé d'un grand peintre, et ce sera dans les cartons comme ceux du commandant Carette, ne vous y trompez pas, que, plus tard, les historiens découvriront les documents les plus sincères, les plus intéressants.

A. J.

affiches renseignent le public sur le mécanisme du tirage des numéros au Crédit Foncier. Nous lui dirons, en outre, que pour les quatre gros lots de 25.000, 10.000, 5.000 et 3.000 francs, le Syndicat de la Presse française, par un arrangement

utiliser plus commodément, et aussi dans la pensée d'en faire bénéficier un plus grand nombre de commerçants. Tous ces bons, on le sait, auront la valeur de véritables billets de banque et pourront être donnés en paiement de la même façon.



Inauguration de la maison de convalescence des Halles centrales de Paris, installée dans le superbe château de Villebon.

spécial, en facilitera l'emploi aux heureux gagnants. Les cent vingt bons de 1.000 fr. et les deux cent quarante bons de 500 fr. seront divisés en coupures de 100 francs de manière que les gagnants puissent les

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.